

# contributions libres

## Solitude

Je n'en peux plus, je vais crever.  
Je ne sais pas pourquoi aujourd'hui plus qu'hier, mais c'est insoutenable.  
Je me sens si seule que ça me donne envie de crier.  
Je n'ai plus la force de lutter.  
Je baisse les bras et je me laisse crever.  
Advienne que pourra.  
Je n'ai pas ma place ici-bas.  
Tant pis.  
Qu'ils m'oublient tous.  
Qu'ils me tuent.  
Leur ignorance est insurmontable, elle me noie.  
Qu'on me laisse couler.  
Que je touche enfin le fond.  
Que je crève et que j'oublie leur visage lorsqu'ils sont heureux.  
Que j'oublie le mal que ça fait de sentir leurs regards me passer au travers.  
Que j'oublie cette solitude, cette prison.  
Une fois pour toutes.  
Que mes larmes me noient et que je disparaisse.  
Je veux la paix.  
La paix de quelqu'un qui n'a plus à faire face.  
Qui n'a plus à aimer.

Aimer toujours,  
Imaginer ce bonheur,  
L'envier,  
L'écrire, le dessiner, le chanter,  
Le rêver,  
Si fort, depuis si longtemps,  
Qu'on fini par le haïr.  
Ce bonheur qui nous évite,  
Ce bonheur qu'on évite,  
Que j'évite...

J'ai eu l'espoir de changer.  
Je croyais mériter la vie que je me destinais.  
Mériter ?  
Mériter quoi ?  
Ces yeux que je détourne ?  
Ces aveux que j'évite ?  
Ces portes que je ferme ?  
Ces bras que je ne tends pas ?  
Ces paroles que je ne veux pas qu'on entende ?  
Ces larmes que je cache ?  
Ces occasions que je n'ai pas su saisir ?  
Ce cœur que je serre ?

Je ne mérite rien d'autre que ce que je me destine tous les jours, depuis toujours :  
Le silence.

Je me suis brisée et je me brise encore.  
Je péris de ma propre mort.  
Celle que je me suis choisie.  
Je suis responsable.  
Et ça fait encore plus mal.  
Je m'en veux,  
Je voudrais me détruire pour m'avoir fait tout ce mal,  
Je voudrais me venger de moi-même sur moi-même.  
Le serpent avale sa queue.  
Je tourne en rond.  
Je me morfonds.  
Je m'accuse puis me plains,  
Tour à tour victime et agresseur.

Et personne n'intervient.  
Personne ne me sauve de ma danse fatale.  
C'est à peine si on la regarde.  
Regardez-la !  
Regardez-moi !  
Je vous en supplie !  
Je vous en prie !  
Ayez pitié de moi !  
Mon Dieu...

ANONYME  
(connu de la rédaction)



# contributions libres (suite)

## Contes, vents et marées

Sait-on jamais où les vents nous mènent ? Moi ils sont venus me mettre un matin, hélas sur la route de Rennes, mauvais destin ! C'est là-bas que j'ai perdu tous mes biens en trahissant naïvement tous les miens, mais ne vous l'avais-je pourtant pas prédit, vous mes amis ? : Cette chanson vous est un peu dédiée, me laissant une chance de me justifier sur ce temps qui vous fit, d'ailleurs merci, bien des soucis.

Preuve quand même que rien n'est jamais perdu, qu'y a toujours une place pour le traître vaincu, pour moi l'ami qui jour après jour devint inconnu.

Rappelez-vous, c'était y a pas si longtemps, un soir décidé j'ai changé de camp mettant dans le grenier de l'oubli mon utopie. Moi, la grande gueule des chemins rebelles, une nuit mes idéaux se sont fait la belle, pour des yeux marrons des cheveux bruns, bref, pour une belle.

Qui avait la couleur des promenades, la douce odeur du parfum des grenades, qui justifiait son titre de bombe, de grenade.

Mais prière, ne lui en voulez pas trop, autant vrai qu'elle m'ait retourné le cerveau, je fus moi-même juge, condamné, coupable, truant, bourreau.

Enfin donc un soir j'ai changé de peau, j'ai mis une belle écharpe, des gants, un chapeau. Et malheureux j'ai consciemment perdu la mémoire.

J'ai pris le ticket pour le triste bateau, celui qui vous dérive au fil de l'eau et vous mène peu à peu dans un bien triste brouillard. J'ai pas fait semblant de toucher le fond, bien sûr, j'ai pris l'alcool pour compagnon.

Juste à gauche de la nuit les poches pleines de hasard : j'ai joué le rôle du pilier de comptoir, l'alcoolique de service des fins de bars, celui qui traîne, ment et mendie deux trois coups à boire.

C'était Fredo le rigolo du quartier. Le gentilhomme, le brave, le bien-aimé. Celui qui a toujours le sourire mais qui nous fait pitié. Mais un soir un homme m'a sauvé la vie, c'était pas Jésus, c'était pas Dieu, pardi, juste un homme de passage qui avait bien vécu : un sage.

Il connaissait mon prénom, quel hasard ! Puis il m'a dit : « je t'échange une histoire contre ta liberté » assurément j'ai accepté ! Et j'ai mis du temps à me rendre compte que, comme m'a dit ce sage à la fin du conte, quand t'as touché le fond du fond soit tu crèves soit tu remontes.

J'ai pris la meilleure solution, abandonnant toutes mes ambitions, celle qui un beau matin au coin d'la gueule vous insulte. Celle qui au fil des expériences, du vécu des atouts des vues de sa science, celle qui sans prévenir vous fait devenir adulte.

Le pire le comble de cette fin sombre, m'en revenant du pays des décombres, tous mes amis avaient également disparu. J'ai bien eu du mal à les reconnaître, dû au sérieux de leurs tristes yeux peut-être, je me suis aperçu qu'ils l'étaient tous devenus.

Alors sait-on jamais où les vents nous mènent, moi ils se sont bien moqués de ma peine !

LES OGRES DE BARBACK, *Irfan (le héros)*, 1999.  
**Les ogres de Barback : [www.lesogres.com](http://www.lesogres.com)**

## Tombe de mortel

Seule, dans un ouragan de chair humaine.  
Seule, avec mon tourment qui m'entraîne  
malgré mes cris inaudibles  
dans une impasse sans retour.

Seule, tourmentée par mon esprit.

Seule écartelée par la vie  
je me décompose lentement ;  
mes lambeaux de peau et haillons d'âme  
plongeant dans la trame  
de la mort prochaine.

Tombe, tombe, tombe,  
je tombe dans ma tombe.

Spécialiste de poèmes macabres,  
j'écris sans cesse sur mon cadavre  
des demandes d'aide invisibles  
aux gens ne sachant pas que je suis toujours.

Dérive sur une barque inerte.

Dérive à travers les ondes glauques  
de la désolation du monde,  
je sombre dans l'infâme pourriture  
du règne de l'imbécillité humaine.

Me nourrissant de peine et de tristesse,  
je glisse dans un vide sans fond  
telle une fleur se fanant,  
se tordant de douleur  
après avoir profané le lieu sacré.

Cette terre est notre tombeau.

Ce monde est notre souffrance.

Et comme nous sommes tous dans l'ignorance  
nous entrons dans sa fatale danse.

ANONYME  
(connu de la rédaction)

